

# Arthur Rimbaud



Les Oeuvres Complètes

**Arthur Rimbaud**

# **Les Oeuvres Complètes de Rimbaud**

**Couverture:** Portrait d'Arthur Rimbaud par Étienne Carjat, 1872.

Photographie conservée à la Bnf.

EAN 4064066447731

e-artnow, 2021

# Contenu

POÉSIES

DERNIERS VERS

UNE SAISON EN ENFER

ILLUMINATIONS

ALBUM ZUTIQUE

PROSES

LES STUPRA

TEXTES INÉDITS

FAUX ATTRIBUÉS À RIMBAUD

CORRESPONDANCES

ARTHUR RIMBAUD

# POÉSIES

1870 - 1871

## Contenu

### POÉSIES

PRÉFACE

LES ÉTRENNES DES ORPHELINS

VOYELLES

Oraison du soir

LES ASSIS

LES EFFARÉS

LES CHERCHEUSES DE POUX

BATEAU IVRE

LES PREMIÈRES COMMUNIONS

L'ORGIE PARISIENNE OU PARIS SE REPEUPLE

ACCROUISSEMENTS

LES PAUVRES À L'ÉGLISE

CE QUI RETIENT NINA

VÉNUS ANADYOMÈNE

MORTS DE QUATRE-VINGT-DOUZE

COMÉDIE EN TROIS BAISERS

SENSATION

BAL DES PENDUS

ROMAN

RAGES DE CÉSARS

LE MAL

OPHÉLIE

LE CHÂTIMENT DE TARTUFE

A LA MUSIQUE

LE FORGERON

SOLEIL ET CHAIR

LE DORMEUR DU VAL

AU CABARET-VERT

LA MALINE

L'ÉCLATANTE VICTOIRE DE SARREBRUCK

RÊVÉ POUR L'HIVER

LE BUFFET

MA BOHÊME

ENTENDS COMME BRAME

CHANT DE GUERRE PARISIEN

MES PETITES AMOUREUSES

LES POÈTES DE SEPT ANS

LE CŒUR VOLÉ

TÊTE DE FAUNE

POISON PERDU

LES CORBEAUX

PATIENCE

JEUNE MÉNAGE

MÉMOIRE

EST-ELLE ALMEE ?...

FÊTES DE LA FAIM

PROSES

FLAIRY

GUERRE

GÉNIE

JEUNESSE

SOLDES

# POÉSIES

—

## PRÉFACE

À mon avis tout à fait intime, j'eusse préféré, en dépit de tant d'intérêt s'attachant intrinsèquement presque aussi bien que chronologiquement à beaucoup de pièces du présent recueil que celui-ci fût allégé pour surtout des causes littéraires trop de jeunesse décidément, d'inexpériences mal savoureuses, point d'assez heureuses naïvetés. J'eusse, si le maître, donné juste un dessus de panier, quitte à regretter que le reste dût disparaître, ou alors ajouté ce reste à la fin du livre, après la table des matières et sans table des matières quant à ce qui l'eût concerné, sous la rubrique « pièces attribuées à l'auteur », encore excluant de cette peut-être trop indulgente déjà hospitalité les tout à fait apocryphes sonnets publiés sous le nom glorieux et désormais sacré par de spirituels parodistes.

Quoi qu'il en soit, voici, seulement expurgée des apocryphes en question et classée aussi soigneusement que possible par ordre de dates, mais, hélas ! privée de trop de choses qui furent aux déplorables fins de puériles et criminelles rancunes sans même d'excuses suffisamment

bêtes, confisquées, confisquées ? volées ! pour tout et mieux dire, dans les tiroirs fermés d'un absent. Voici *le livre des poésies complètes d'Arthur Rimbaud* avec ses additions inutiles à mon avis et ses déplorables mutilations irréparables à jamais, il faut le craindre.

Justice est donc faite, et bonne et complète car en outre du présent fragment de l'œuvre, il y a eu des reproductions par la Presse et la Librairie des choses en prose si inappréciables, peut-être même si supérieures aux vers, dont quelques-uns pourtant incomparables, que je sache !

Ici, avant de procéder plus avant dans ce très sérieux et très sincère et pénible et douloureux travail, il me sied et me plaît de remercier mes amis Dujardin et Kahn, Fénéon, et ce trop méconnu, trop modeste Anatole Baju, de leur intervention en un cas si beau, mais à l'époque périlleux, je vous l'assure, car je ne le sais que trop.

Kahn et Dujardin disposaient néanmoins de revues jeunes et d'aspect presque imposant, un peu d'outre-Rhin et parfois, pour ainsi dire pédantesques ; depuis il y a eu encore du plomb dans l'aile de ces périodiques changés de direction — et Baju, naïf eut aussi son influence, vraiment.

Tous trois firent leur devoir en faveur de mes efforts pour Rimbaud, Baju avec le tort peut-être inconscient de publier à l'appui de la bonne thèse des gloses farceuses de gens de talent et surtout d'esprit qui auraient mieux fait certainement de travailler pour leur compte, qui en valait, je le leur dis en toute sincérité,

La peine assurément !

Mais un devoir sacré m'incombe, en dehors de toute diversion même quasiment nécessaire, vite. C'est de rectifier des faits d'abord — et ensuite d'élucider un peu la disposition, à mon sens, mal littéraire, mais conçue dans un

but tellement respectable ! du présent volume des *Poésies complètes d'Arthur Rimbaud*.

On a tout dit en une préface abominable que la Justice a châtiée, d'ailleurs par la saisie, de par la requête d'un galant homme de qui la signature avait été escroquée, M. Rodolphe Darzens, on a donc dit tout le mauvais sur Rimbaud, homme et poète.

Ce mauvais-là, il faut malheureusement, mais carrément, l'amalgamer avec celui qu'a écrit, pensé sans nul doute, un homme de talent dans un journal d'irréprochable tenue. Je veux parler de M. Charles Maurras et en appeler de lui à lui mieux informé.

Je lis, par exemple, ceci de lui, M. Charles Maurras.

*Au dîner du Bon Bock*, or il n'y avait pas alors, de *dîner du Bon Bock* où nous allassions, Valade, Mérat, Silvestre, quelques autres Parnassiens ou moi, ou par conséquent Rimbaud avec nous, mais bien un dîner mensuel des *Vilains Bonshommes*, fondé bien avant la guerre et qu'avaient honoré quelquefois Théodore de Banville et, de la part de Sainte-Beuve, son secrétaire, M. Jules Troubat. Au moment dont il est question, fin 1871, nos « assises » se tenaient au premier étage d'un marchand de vins établi au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice, vis-à-vis d'un libraire d'occasion (rue Bonaparte) et (rue du Vieux-Colombier) d'un marchand d'objets religieux.

*Au dîner du Bon Bock*, dit donc M. Maurras, ses reparties (à Rimbaud) causaient de grands scandales. Ernest d'Hervilly le rappelait en vain à la raison. *Carjat le mit à la porte*. Rimbaud attendit patiemment à la porte et Carjat reçut à la sortie un « bon » (je retiens « bon ») coup de canne à épée dans le ventre.

Je n'ai pas à invoquer le témoignage de d'Hervilly qui est un cher poète et un cher ami, parce qu'il n'a jamais été plus l'auteur d'une intervention absurdément inutile que l'objet d'une insulte ignoble publiée sans la plus simple pudeur, non plus que sans la moindre conscience du faux ou du vrai



dans la préface de l'édition de M. Genonceaux ; cet exotique à Paris d'ailleurs failli depuis ou quelque chose comme cela ; ni celui de M. Carjat lui-même, ni des encore assez nombreux survivants d'une scène assurément peu glorieuse pour Rimbaud, mais démesurément grossie et dénaturée jusqu'à la plus complète calomnie.

Voici donc un récit succinct mais vrai, jusque dans le moindre détail, du « drame » en question : ce soir-là aux *Vilains Bonshommes* on avait lu beaucoup de vers après le dessert et le café. Beaucoup de vers, même à la fin d'un dîner (plutôt modeste), ce n'est pas toujours des moins fatigants, particulièrement quand ils sont un peu bien déclamatoires comme ceux dont *vraiment* il s'agissait (et non du bon poète Jean Alcard). Ces vers étaient d'un monsieur qui faisait beaucoup de sonnets à l'époque et de qui le nom m'échappe.

Et sur le début suivant après passablement d'autres choses d'autres gens : On dirait des soldats d'Agrippa d'Aubigné Alignés au cordeau par Philibert Delorme.

Rimbaud eut le tort incontestable de protester d'abord entre haut et bas contre la prolongation d'à la fin abusives récitations. Sur quoi M. Étienne Carjat le photographe, poète de qui le récitateur était l'ami littéraire et artistique, s'interposa trop vite et trop vivement à mon gré, traitent l'interrupteur de gamin. Rimbaud qui ne savait supporter la boisson, et que l'on avait contracté dans ces « agapes » pourtant modérées, la mauvaise habitude de gâter au point de vue du vin et des liqueurs, — Rimbaud qui se trouvait gris, prit mal la chose, se saisit d'une canne à épée à moi qui était derrière nous voisins immédiats et, par-dessus la table large de près de deux mètres, dirigea vers M. Carjat qui se trouvait en face ou tout comme la lame dégainée qui ne fit pas heureusement de très grands ravages, puisque le sympathique ex-directeur du *Boulevard* ne reçut, si j'en crois ma mémoire qui est excellent dans ce cas, qu'une éraflure très légère.

Néanmoins l'alarme fut grande et la tentative très regrettable ; vite et plus vite encore réprimée. J'arrachai la lame au furieux, la brisai sur mon genou et confiai, devant rentrer de très bonne heure chez moi où ma femme était dans un état de grossesse avancé pour ne pas excuser de trop longues et fréquentes miennes absences de la maison, le garçon à moitié dégrisé maintenant au peintre bien connu, Michel de l'Hay alors déjà un solide gaillard en outre d'un tout jeune homme des plus remarquablement beaux qu'il soit donné de voir, qui eut tôt fait de reconduire à son domicile de la rue Campagne-Première, en le chapitrant d'importance, le « gamin » de qui l'accès de colère ne tarda pas à se dissiper tout à fait avec les fumées du vin et de l'alcool dans le sommeil réparateur de la seizième année.

Avant de « lâcher » tout à fait M. Charles Maurras, je lui demanderai de m'autoriser à m'expliquer une dernière fois sur un malheureux membre de phrase de lui me concernant.

À propos de la question d'ailleurs subsidiaire de savoir si M. Rimbaud était beau ou laid, M. Maurras qui ne l'a jamais vu et qui le trouve laid, d'après des témoins « plus rassis » que votre serviteur, me blâmerait presque, ma parole d'honneur ! d'avoir dit qu'il avait (Rimbaud) un visage parfaitement ovale d'ange en exil, une forte bouche rouge au pli amer (et *in cauda venenum !*) en Latin et Romain et Grec et Italien ! Que vous êtes, M. Mourras, ô gros voluptueux (à la Wilde !) des « jambes sans rivales ».

Ça c'est bête, je veux le croire, sans plus autrement, quoi ? Voici toujours *ma* phrase sur les jambes en question, extraite des *Hommes d'aujourd'hui*. Au surplus, lisez toute la petite biographie. Elle répond à tout d'*avance*, et coûte deux sous.

« ... Des projets pour la Russie, une anicroche à Vienne (Autriche), quelques mois en France, d'Arras et Douai à Marseille, et le Sénégal, vers lequel bercé par un naufrage, puis la Hollande, 1879-80, vu décharger des voitures de moisson dans une ferme à sa mère, entre Attigny et

Vouziers, et arpenter ces routes maigres de ses « jambes sans rivales ».

Voyons, M. Maurras, est-ce bien de bonne foi votre confusion entre infatigabilité... et autre chose.

— Ouf ! j'en ai fini avec les petites (et grosses) infamies qui de régions prétendues uniquement littéraires, s'insinueraient dans la vie privée pour s'y installer et veuillez, lecteur, me permettre de m'étendre un peu, maintenant qu'on a brûlé quelque sucre, sur le pur plaisir intellectuel de vous parler du présent ouvrage qu'on peut ne pas aimer, ni même admirer, mais qui a droit à tout respect en tout consciencieux examen ?

On a laissé les pièces objectionnables au point de vue bourgeois, car le point de vue chrétien et surtout catholique dont je m'honore d'être un des plus indignes peut être mais à coup sûr le plus sincère tenant, me semble supérieur — j'entends, notamment les *Premières Communions*, les *Pauvres à l'église* (pour mon compte, j'eusse négligé cette pièce brutale avec pourtant ceci qui en fait partie : ... *Les malades du foie*

*Font baiser leur longs doigts jaunes Aux bénitiers.*

Quant aux *Premières Communions* dont j'ai sévèrement parlé dans mes *Poètes maudits* à cause de certains vers plutôt irrévérencieux que blasphémateurs (ou réciproquement), c'est si beau !... n'est-ce pas ? à travers tant de drôles de choses... n'est-ce pas ?

Pour le reste de ce que j'aime parfaitement, le *Bateau ivre*, les *Effarés*, les *Chercheuses de poux* et bien après les *Assis* aussi, parbleu ! c'est un peu fumiste, mais si beau de détails ; *Sonnet des Voyelles* qui a fait faire à M. René Ghill de si mirobolentes théories et l'ardent *Faune*. C'est parfait de fauves, — en liberté ! et encore une fois, je vous le présente, ce « numéro », comme autrefois dans *Lutèce*, de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces.

On a cru devoir (évidemment dans un but de réhabilitation qui n'a rien à voir ni avec la vie ni avec

l'œuvre) ouvrir le volume par une pièce intitulée *Etrennes des Orphelins*, laquelle assez longue pièce, dans le goût un peu *Guiraud* avec déjà des beautés tout autres. Ceci qui vaut du Desbordes-Valmore :

*Les tout petits enfants ont le cœur si sensible !*

.....

Cela :

*La bise sous le seuil a fini par se taire...*

qui est d'un net et d'un vrai, quant à ce qui concerne un beau jour de premier janvier : Surtout une facture solide même un peu trop qui dit l'extrême jeunesse de l'auteur quand il s'en servit d'après la formule parnassienne exagérée.

On a cru aussi devoir intercaler de gré ou de force un trop long poème : *Le Forgeron*, daté des *Tuileries vers le 10 août 1892*, où vraiment c'est trop démoc-soc, par trop démodé, même en 1870, mais l'auteur, direz-vous, était si, si jeune ! Mais, répondrais-je, était-ce une raison pour publier cette chose faite à coups de « mauvaises lectures » dans des manuels surannés ou de trop moisis historiens ? Je ne m'empresse pas moins d'ajouter qu'il y a là encore de très beaux vers. Parbleu ! avec cet être-là !

Cette caricature de Louis XIV, d'abord :

*Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,*

Cette autre encore :

*Or le bon roi, debout sur son ventre était pâle.*

Ce cri bien dans le ton juste, trop rare ici.

*On ne veut pas de nous dans les boulangeries*

Mais j'avoue préférer telles pièces purement jolies, mais alors très jolies, d'une joliesse sauvageonne ou sauvage tout à fait alors presque aux belles que le *Bateau ivre* ou que les *Premières Communions*.

Il y a dans ce ton *Ce qui retient Nina*, vingt-neuf strophes, plus de cent vers sur un rythme sautilleur avec des gentilleses à tout bout de champ :

*Dix-sept ans tu seras heureuse !  
O les grands prés  
La grande campagne amoureuse !  
— Dis, viens plus près !...*

... ..  
*Puis comme une petite morte  
Le cœur pâmé.  
Tu me disais que je te porte  
L'œil mi-fermé...*

Et après la promenade au bois... et la résurrection de la *petite morte*, l'entrée dans le village où *ça sentirait le laitage*, une étable pleine d'un rythme lent d'haleine et de grands dos ; un intérieur à la Téniers.

*Les lunettes de ma grand'mère  
Et son nez long  
Dans son missel...*

Aussi la Comédie en trois baisers :

... ..  
*Elle était fort déshabillée  
Et de grands arbres indiscrets.  
Aux vitres penchaient leur feuillée Malinement, tout près,  
tout près.*

*Sensation, où le poète adolescent va loin, bien loin, comme un bohémien.*

*Par la nature, heureux comme avec une femme.*

Roman :

*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.*

Ce qu'il y a d'amusant, c'est que Rimbaud, quand il écrivait ce vers, n'avait pas encore seize ans. Évidemment il se « vieillissait » pour mieux plaire à quelque belle... de très probablement son imagination.

*Ma Bohème, la plus gentille sans doute de ces gentilles choses.*

*Comme des lyres je tirai les élastiques De mes souliers blessés près de mon cœur.*

Mes *Petites amoureuses*, les *Poètes de sept ans*, frères franchement douloureux des *Chercheuses de poux* :

*Et la mère fermant le livre du devoir S'en allait satisfaite et très fière sans voir Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminence L'âme de son enfant livrée aux répugnances.*

... ..

Quant aux quelques morceaux en prose qui terminent le volume, je les eusse retenus pour les publier dans une nouvelle édition des œuvres en prose. Ils sont d'ailleurs très beaux mais tout à fait dans la note des *Illuminations* et de la *Saison en Enfer*. Je l'ai dit tout à l'heure et je sais que je ne suis pas le seul à le penser : Le Rimbaud en prose est peut-être supérieur à celui en vers...

J'ai terminé, je crois avoir terminé ma tâche de préfacier. De la vie de l'homme j'ai parlé suffisamment. De son œuvre je reparlerai peut-être encore.

Mon dernier mot ne peut-être ici que ceci : Rimbaud fut un poète mort jeune mais vierge de toute platitude ou décadence — homme il fut un homme mort jeune aussi mais dans son vœux bien formulé d'indépendance et de haut dédain de n'importe quelle adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ni d'être.

PAUL VERLAINE

I

## LES ÉTRENNES DES ORPHELINS

I

La chambre est pleine d'ombre ; on entend vaguement  
De deux enfants le triste et doux chuchotement.

Leur front se penche, encor alourdi par le rêve, Sous le  
long rideau blanc qui tremble et se soulève...

– Au dehors les oiseaux se rapprochent frileux ; Leur aile  
s'engourdit sous le ton gris des cieux ; Et la nouvelle année,  
à la suite brumeuse, Laissant traîner les plis de sa robe  
neigeuse, Sourit avec des pleurs, et chante en grelottant...

II

Or les petits enfants, sous le rideau flottant, Parlent bas  
comme on fait dans une nuit obscure.

Ils écoutent, pensifs, comme un lointain murmure...

Ils tressaillent souvent à la claire voix d'or Du timbre  
matinal, qui frappe et frappe encor Son refrain métallique  
en son globe de verre...

– Puis, la chambre est glacée... on voit traîner à terre,  
Epars autour des lits, des vêtements de deuil : L'âpre bise  
d'hiver qui se lamente au seuil

Souffle dans le logis son haleine morose !

On sent, dans tout cela, qu'il manque quelque chose...

– Il n'est donc point de mère à ces petits enfants, De  
mère au frais sourire, aux regards triomphants ?

Elle a donc oublié, le soir, seule et penchée, D'exciter  
une flamme à la cendre arrachée,

D'amonceler sur eux la laine et l'édredon



Avant de les quitter en leur criant : pardon.  
Elle n'a point prévu la froideur matinale,  
Ni bien fermé le seuil à la bise hivernale ?...  
– Le rêve maternel, c'est le tiède tapis,  
C'est le nid cotonneux où les enfants tapis,  
Comme de beaux oiseaux que balancent les branches,  
Dorment leur doux sommeil plein de visions blanches.  
– Et là, – c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur,  
Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur ; Un nid  
que doit avoir glacé la bise amère...

### III

Votre cœur l'a compris : – ces enfants sont sans mère.  
Plus de mère au logis ! – et le père est bien loin !...  
– Une vieille servante, alors, en a pris soin.  
Les petits sont tout seuls en la maison glacée ; Orphelins  
de quatre ans, voilà qu'en leur pensée S'éveille, par degrés,  
un souvenir riant...  
C'est comme un chapelet qu'on égrène en priant : – Ah !  
quel beau matin, que ce matin des étrennes !  
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes Dans  
quelque songe étrange où l'on voyait joujoux, Bonbons  
habillés d'or, étincelants bijoux, Tourbillonner, danser une  
danse sonore,  
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaître encore !  
On s'éveillait matin, on se levait joyeux,  
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...  
On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,  
Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours de  
fête, Et les petits pieds nus effleurant le plancher, Aux  
portes des parents tout doucement toucher...  
On entrait !... Puis alors les souhaits,... en chemise, Les  
baisers répétés, et la gaîté permise ?

#### IV

Ah ! c'était si charmant, ces mots dits tant de fois !

– Mais comme il est changé, le logis d'autrefois : Un grand feu pétillait, clair, dans la cheminée, Toute la vieille chambre était illuminée ; Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer, Sur les meubles vernis aimaient à tourner...

– L'armoire était sans clefs !... sans clefs, la grande armoire !

On regardait souvent sa porte brune et noire...

Sans clefs !... c'était étrange !... on rêvait bien des fois Aux mystères dormant entre ses flancs de bois, Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure

Béante, un bruit lointain, vague et joyeux murmure...

– La chambre des parents est bien vide, aujourd'hui : Aucun reflet vermeil sous la porte n'a lui ; Il n'est point de parents, de foyer, de clefs prises : Partant, point de baisers, point de douces surprises !

Oh ! que le jour de l'an sera triste pour eux !

– Et, tout pensifs, tandis que de leurs grands yeux bleus, Silencieusement tombe une larme amère, Ils murmurent : « Quand donc reviendra notre mère ? »

.....

#### V

Maintenant, les petits sommeillent tristement : Vous diriez, à les voir, qu'ils pleurent en dormant, Tant leurs yeux sont gonflés et leur souffle pénible !

Les tout petits enfants ont le cœur si sensible !

– Mais l'ange des berceaux vient essuyer leurs yeux, Et dans ce lourd sommeil met un rêve joyeux, Un rêve si joyeux, que leur lèvre mi-close,

Souriante, semblait murmurer quelque chose...

– Ils rêvent que, penchés sur leur petit bras rond, Doux geste du réveil, ils avancent le front, Et leur vague regard tout autour d'eux repose...

Ils se croient endormis dans un paradis rose...  
Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu...  
Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu ; La nature  
s'éveille et de rayons s'enivre...  
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,  
A des frissons de joie aux baisers du soleil...  
Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil : Les  
sombres vêtements ne jonchent plus la terre, La bise sous le  
seuil a fini par se taire...  
On dirait qu'une fée a passé dans cela !...  
– Les enfants, tout joyeux, ont jeté deux cris... Là, Près  
du lit maternel, sous un beau rayon rose, Là, sur le grand  
tapis, resplendit quelque chose...  
Ce sont des médaillons argentés, noirs et blancs, De la  
nacre et du jais aux reflets scintillants ; Des petits cadres  
noirs, des couronnes de verre, Ayant trois mots gravés en or  
: « À NOTRE MÈRE ! »

.....

2 janvier 1870

II

## VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles, Je dirai  
quelque jour vos naissances latentes.

A, noir corset velu des mouches éclatantes Qui  
bombillent autour des puanteurs cruelles, Golfe d'ombre ; E,  
candeur des vapeurs et des tentes, Lance des glaciers fiers,  
rois blancs, frissons d'ombelles I, pourpres, sang craché, rire  
des lèvres belles Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;  
U, cycles, vibrations divins des mers virides, Paix des pâtis  
semés d'animaux, paix des rides Que l'alchimie imprime  
aux grands fronts studieux ; O, suprême Clairon plein des  
strideurs étranges, Silences traversés des Mondes et des  
Ange : — O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

III

## **ORAISON DU SOIR**

Je vis assis, tel qu'un ange aux mains d'un barbier,  
Empoignant une chope à fortes cannelures, L'hypogastre et  
le col cambrés, une Gambier Aux dents, sous l'air gonflé  
d'impalpables voilures.

Tels que les excréments chauds d'un vieux colombier,  
Mille rêves en moi font de douces brûlures ; Puis par  
instants mon cœur triste est comme un aubier  
Qu'ensanglante l'or jaune et sombre des coulures.

Puis quand j'ai ravalé mes rêves avec soin, Je me tourne,  
ayant bu trente ou quarante chopes, Et me recueille pour  
lâcher l'âcre besoin.

Doux comme le Seigneur du cèdre et des hysopes, Je  
pisse vers les cieux bruns, très haut et très loin, Avec  
l'assentiment des grands héliotropes.

## IV

### LES ASSIS

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues  
Vertes, leurs doigts boullus crispés à leurs fémurs, Le  
sinciput plaqué de hargnosités vagues Comme les floraisons  
lépreuses des vieux murs, Ils ont greffé dans des amours  
épileptiques

Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs De  
leurs chaises ; leurs pieds aux barreaux rachitiques  
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs.

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,  
Sentant les soleils vifs percaliser leur peaux, Ou, les yeux à  
la vitre où se fanent les neiges, Tremblant du tremblement  
douloureux des crapauds.

Et les Sièges leur ont des bontés ; culottée  
De brun, la paille cède aux angles de leurs reins.

L'âme des vieux soleils s'allume, emmaillotée Dans ces  
tresses d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes, Les dix  
doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour, S'écoutent  
clapoter des barcarolles tristes Et leurs caboches vont dans  
des roulis d'amour.

Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage.  
Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,

Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage !  
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.

Et vous les écoutez, cognant leurs têtes chauves Aux  
murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors, Et  
leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves Qui vous  
accrochent l'œil du fond des corridors !

Puis ils ont une main invisible qui tue ;

Au retour, leur regard filtre ce venin noir

Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue, Et vous  
suez, pris dans un atroce entonnoir.

Rassis, les poings noyés dans des manchettes sales, Ils  
songent à ceux-là qui les ont fait lever, Et de l'aurore au soir  
des grappes d'amygdales Sous leurs mentons chétifs  
s'agitent à crever.

Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières Ils rêvent  
sur leur bras de sièges fécondés,

De vrais petits amours de chaises en lisières Par  
lesquelles de fiers bureaux seront bordés.

Des fleurs d'encre crachant des pollens en virgules, Les  
bercent le long des calices accroupis,

Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules, – Et leur  
membre s'agace à des barbes d'épis !

V

## LES EFFARÉS

Noirs dans la neige et dans la brume, Au grand soupirail  
qui s'allume, Leurs culs en rond,  
À genoux, cinq petits, – misère ! –  
Regardent le boulanger faire Le lourd pain blond...  
Ils voient le fort bras blanc qui tourne La pâte grise, et  
qui l'enfourne Dans un trou clair.  
Ils écoutent le bon pain cuire.  
Le boulanger au gras sourire Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge, Au souffle du soupirail  
rouge, Chaud comme un sein.  
Et quand, pendant que minuit sonne, Façonné, pétillant  
et jaune, On sort le pain ;  
Quand, sous les poutres enfumées, Chantent les croûtes  
parfumées, Et les grillons ;  
Quand ce trou chaud souffle la vie ; Ils ont leur âme si  
ravie  
Sous leurs haillons,  
Ils se ressentent si bien vivre, Les pauvres petits pleins  
de givre !  
– Qu'ils sont là, tous,  
Collant leurs petits museaux roses Au grillage, chantant  
des choses, Entre les trous,



Mais bien bas, – comme une prière...  
Repliés vers cette lumière  
Du ciel rouvert,  
– Si fort, qu'ils crèvent leur culotte, – Et que leur linge  
blanc tremblotte Au vent d'hiver...

20 septembre 1870

VI

## **LES CHERCHEUSES DE POUX**

Quand le front de l'enfant, plein de rouges tourmentes,  
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts, Il vient près de  
son lit deux grandes sœurs charmantes Avec de frêles  
doigts aux ongles argentins.

Elles assoient l'enfant devant une croisée Grande  
ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs, Et dans ses  
lourds cheveux où tombe la rosée Promènent leurs doigts  
fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives Qui fleurent de  
longs miels végétaux et rosés, Et qu'interrompt parfois un  
sifflement, salives Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences  
Parfumés ; et leurs doigts électriques et doux Font crépiter  
parmi ses grises indolences  
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse, Soupir  
d'harmonica qui pourrait délirer ;

L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses, Sourdre  
et mourir sans cesse un désir de pleurer.

## VII

### **BATEAU IVRE**

Comme je descendais des Fleuves impassibles,  
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs ;  
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,  
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,  
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.  
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,  
Je courus ! Et les Péninsules démarrées, N'ont pas subi tohu-  
bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.  
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots Qu'on  
appelle rouleurs éternels de victimes, Dix nuits, sans  
regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,  
L'eau verte pénétra ma coque de sapin Et des taches de

vins bleus et des vomissures

Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le poème  
De la mer, infusée d'astres, et latescent,  
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême  
Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires Et rythmes  
lents sous les rutillements du jour, Plus fortes que l'alcool,  
plus vastes que nos lyres, Fermentent les rousseurs amères  
de l'amour.

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes, Et les  
ressacs, et les courants, je sais le soir, L'aube exaltée ainsi  
qu'un peuple de colombes, Et j'ai vu quelquefois ce que  
l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques Illuminant  
de longs figements violets, Pareils à des acteurs de drames  
très antiques, Les flots roulant au loin leurs frissons de  
volets ;

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur, La  
circulation des sèves inouïes  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries  
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs, Sans songer que  
les pieds lumineux des Maries

Pussent forcer le muffle aux Océans poussifs ;

J'ai heurté, savez-vous ? d'incroyables Florides, Mêlant  
aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux D'hommes,  
des arcs-en-ciel tendus comme des brides, Sous l'horizon  
des mers, à de glauques troupeaux ;

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses  
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan,  
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces, Et les  
lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises.  
Échouages hideux au fond des golfes bruns  
Où les serpents géants dévorés des punaises  
Choient des arbres tordus, avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades Du flot  
bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.  
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades  
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,  
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux Montait  
vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes Et je  
restais, ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île, ballottant sur mes bords les querelles Et les  
fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds, Et je  
voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles Des noyés  
descendaient dormir, à reculons.